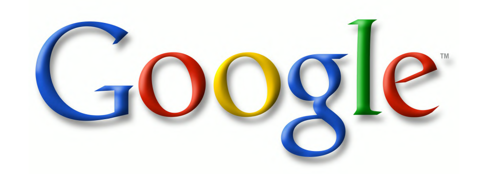
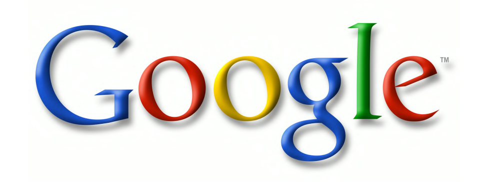




Adam
drame du 12e siècle
reversifié
par M. David



ADAM

DRAME ANGLO-NORMAND DU XII[e] SIÈCLE

[DAVID (Charles Marie)]

ADAM

REPRÉSENTATION

DE LA

CHUTE DU PREMIER HOMME

(par David)

IMITATION LIBRE DE LA PREMIÈRE PARTIE

DU

DRAME ANGLO-NORMAND DU XII[e] SIÈCLE

QUE M. VICTOR LUZARCHE A PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1854

D'APRÈS UN MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE TOURS

Si quis loquitur quasi sermones Dei.
(1re *Épitre de saint Pierre*, IV-II.)

PARIS
IMPRIMERIE DE A. WITTERSHEIM
RUE MONTMORENCY, 8

1855

AVERTISSEMENT.

La bibliothèque de *l'Ecole des Chartes* (tome I[er], 4[e] série, page 187) a signalé la découverte faite à la bibliothèque de Tours par M. Victor Luzarche[1] d'un manuscrit où se trouve un drame anglo-normand du XII[e] siècle, c'est-à-dire la plus ancienne œuvre dramatique du moyen âge connue jusqu'ici.[2] Elle est attribuée à Wace (les Anglais prononcent Ouisse) l'un des plus doctes et des plus habiles trouvères de l'époque.

---

[1] M. Paul Lacroix doit avoir parlé de ce manuscrit dans une lettre à M. Maguin, laquelle a été insérée au *Bulletin des Arts*, il y a huit ou neuf ans. Mais la découverte de M. Luzarche n'en a pas moins de mérite. Le paysan de la Bresse qui a trouvé l'art de multiplier les poissons ne savait pas qu'il eût été question de cela dans tel mémoire académique.

[2] Il a été imprimé à Tours. Il se trouve à Paris chez Potier, quai Malaquais, 9. Il n'en a été tiré que 200 exemplaires sur papier vergé, 10 sur papier de couleur et 1 sur peau de vélin.

2

Le drame d'*Adam,* dit M. Luzarche, peut être considéré comme une trilogie, car il offre trois parties bien distinctes, à savoir : la chute de l'homme ou le premier péché ; la mort d'Abel ou les suites du péché ; et enfin, l'exhibition des prophètes annonçant la venue du Rédempteur.

Cette œuvre si curieuse nous a fort intéressé, et presque machinalement nous en avons transformé la première partie (*un peu pour voir*), en une sorte d'oratorio, ou de mélodrame, comme on pourrait le concevoir aujourd'hui.

Aujourd'hui! mais qui donc aurait cette pensée? Les mystères étaient, au moyen âge, le catéchisme mis en action. Ils répondaient à un besoin réel, en ce qu'ils rendaient sensibles les faits de l'ancien et du nouveau testament aux yeux et à l'esprit de gens qui ne savaient pas lire,[1] mais qui étaient

---

[1] Dans une ballade en l'honneur de la Vierge, Villon fait dire à sa vieille mère :

« Femme, je suis povrette et ancienne,
» Ne riens ne sçay ; oncques lettre ne leuz.
» Au moustier voy dont je suis paroissienne,
» Paradis painct, où sont harpes et luz,
» Et ung enfer où damnez sont boulluz. »

Voir l'*Athenæum français* du 28 avril 1855, page 345, article de M. Francisque Michel. C'était donc, comme nous le disons plus haut, parce que la foule des fidèles ne savait pas lire que les mystères avaient leur raison d'être. M. E^nne^-J. Delecluse dit, comme nous : « Originairement, la

avides d'apprendre. Aussi était-ce le clergé lui-même qui se chargeait exclusivement de l'ordonnance et de l'exécution des *représentations* comme celle-ci : *Representacio Ade*. Ce qui le prouve, c'est que toutes les explications sur la mise en scène et le jeu des personnages, sont écrites en latin; et, comme nous le voyons ici, que l'on disposait, pour le spectacle, de l'église même et de ses ornements. Mais aujourd'hui, quoique le peuple soit peut-être plus ignorant en matière de religion que ne l'étaient les rustres au XII[e] siècle, les mystères en plein vent ne

---

» peinture des temples, des églises et des grands édifices
» publics avait surtout pour objet d'instruire par les yeux
» ceux qui ne savaient pas lire. En Italie, par exemple, de
» temps immémorial et même encore aujourd'hui, ce que
» le menu peuple sait des histoires sainte et profane, ne lui
» est entré dans l'esprit qu'en voyant de tous côtés des
» tableaux, des statues, des bas-reliefs représentant, etc... »
(*Journal des Débats*, 19 juin 1855.) De là aussi la possibilité d'ôter le jour aux églises par des vitraux peints, autre genre de mnémonisation pour les illettrés qui ne pouvaient dire que le chapelet. Mais aujourd'hui que l'on sait lire, et que chacun, avec son Eucologe, prétend suivre l'office, les vitres chamarrées du moyen âge ont leur inconvénient, comme on vient de s'en apercevoir à Saint-Vincent-de-Paul. Amateur sincère de l'art renaissant qui doit produire de plus belles verrières que celles du XIII[e] siècle, nous sommes fâché d'avoir à faire cette remarque. Elle absout les curés de s'être montrés partout les plus grands ennemis des magnifiques vitraux qui décoraient leurs églises, parce que ces vitraux masquaient le jour réclamé par les fidèles.

seraient pour lui qu'un objet de dérision ! Il sait lire, Dieu merci! et, quand il assiste au spectacle, il a la pièce en main; mais il a une tout autre littérature que celle de nos pères. Ce n'est plus la bible et le catéchisme qu'il lit; ce sont les journaux et les romans, ce sont les chefs-d'œuvre de nos docteurs en matérialisme, en licence, en impudicité. Il est assiégé de toutes parts et tous les jours, par les drames les plus dissolvants...[1] Il n'a plus d'oreilles pour les naïfs et sublimes mystères de la foi... le pauvre diable!... et jusques à quand?

Mais, en brochant sur le texte, nous n'entendons nous assujettir à aucune règle, ni rendre littéralement le sens de l'original.

Il est plus difficile d'interpréter exactement les avant-coureurs de notre littérature, ceux qui ont écrit dans une langue balbutiée, dont les mots n'étaient pas encore définis ni l'orthographe arrêtée, qu'il n'est difficile de traduire ce qui est écrit en des langues mortes ou étrangères. C'est cependant une étude attrayante que celle des manuscrits du moyen âge; mais elle est sujette à bien des mécomptes. Le bibliophile Jacob lui-même, ce savant qui vit dans les temps les plus reculés de notre histoire, vient d'en faire l'épreuve en donnant une édition du poëte Villon, qui vivait sous Louis XI. En effet, nous voyons

---

[1] « L'unique proie des theâtres, ce sont les chenapans des deux sexes. » (J. Janin, Feuilleton du 11 juin 1855.)

par un article de M. Genin (*Athenæum français*, du 7 avril 1855), qu'il a heurté contre bien des écueils. Il ne s'agissait pourtant que du xv[e] siècle, que nous touchons de la main. Que serait-ce donc s'il s'agissait d'un manuscrit anglo-normand du xii[e] siecle? Le petit glossaire que M. Luzarche a joint au drame d'Adam ne suffit pas pour le rendre entièrement compréhensible. Aussi, nous nous en tenons aux à peu près, et nous n'entendons répondre de rien.

C'est de bien loin que nous suivons le texte original. Nous ne disons ni toutes, ni les mêmes choses que lui. Il y a telles de nos strophes qui sortent évidemment du cadre propre au xii[e] siècle, et nous devons avouer que le mystère anglo-normand a été fort altéré par nous. Il n'est à vrai dire que l'occasion de notre essai. Toutefois, le fond des idées est tellement le même qu'à chacune de nos pages nous pouvons indiquer un point de raccord entre les deux leçons. Ces quelques citations disent assez que l'œuvre de Wace ne saurait être reproduite que dans toute sa simplicité, comme l'a fait M. Luzarche à qui nous adressons des remerciements.

Nous cessons tout à fait de suivre l'original, à l'endroit où Ève termine sa dernière tirade (page 43), par ces vers :

« Li fruiz fu dulz, la paine est dure.
» Mal fu mangiez, nostre iert la fraiture;
» Mais neporquant en Deu est ma sperance,
» D'icest mesfait char tot iert acordance.

» Deus me rendra sa grace e sa mustrance,
» Gieter nus voldra d'emfer par pussance. »

Ainsi, nous nous arrêtons à l'expulsion d'Adam et d'Ève, en faisant dire aux anges quelques mots sur la rédemption, pour tenir lieu de vingt-neuf pages de prophéties qui terminent l'original.

Dans celui-ci, après les vers que nous venons de citer, l'explication latine dit : « Alors viendra le diable accompagné de trois ou quatre diables semblables à lui, portant dans leurs mains des chaînes et des liens de fer, qu'ils mettront au cou d'Adam et d'Ève. Quelques-uns les pousseront et d'autres les tireront vers l'enfer ; mais d'autres diables près de l'enfer viendront au devant des arrivants, et ils feront une grande joie de leur perdition, et chacun des autres diables les montrera, et ils les recevront et les jetteront en enfer, et ils en feront sortir une grande fumée, et ils vociféreront en se réjouissant dans l'enfer, et ils choqueront leurs chaudières et chaudrons pour être entendus au dehors, et après un petit intervalle, les diables sortiront courant par les *places* (c'est-à-dire hors de la scène parmi les spectateurs), mais d'autres resteront dans l'enfer.

» Ensuite viendront Caïn et Abel. Caïn vêtu de rouge, Abel vêtu de blanc, et ils cultiveront la terre, et après un repos Abel interpellera doucement et amicalement son frère en disant : *Nus sumes dous germain. E sumes filz del home premerain.* »

Par le texte, en effet, il lui rappelle tous les motifs

qu'ils ont de s'aimer. Caïn répond d'un air narquois et laisse voir sa jalousie. Abel lui propose d'offrir un sacrifice à Dieu. Chacun le fait de son côté. On sait le reste. Caïn tue son frère qui tombe en s'écriant :

« A deu pri qu'il ait de moi merci. »

Et le chœur chante ce verset de la *Genèse* :

« Ubi est Abel, frater tuus? »

Alors paraît Dieu (*figura*) qui, presque en courroux, répète la question, à laquelle Caïn répond :

« Que sai-jo, sire, où est alez,
» S'est à maison ou à ses blez.
» Jo porquoi le dei trover?
» Jà ne l'devoie-jo pas garder. »

Dieu le maudit et se retire. Les diables surviennent encore pour frapper Caïn et pour l'entraîner dans l'enfer. Ils y entraînent aussi Abel, *mais moins rudement,* dit le texte.

Là finit ce que l'on peut appeler la seconde journée du drame, quoique dans le texte aucune division ne soit marquée, et que tout semble se dérouler comme un tableau mouvant.

La dernière partie, donc, est celle où les prophètes viennent l'un après l'autre annoncer la rédemption.

Cette exhibition commence par Abraham. Puis, successivement apparaissent avec des attributs particuliers, Moïse, Aaron, David, Salomon, Balaam, Daniel, Abacuc, Jérémie et Isaïe. Un juif (un acteur)

placé à dessein au milieu de la foule, interrompt celui-ci dans son discours et finit par monter sur la scène pour soutenir thèse. C'est alors qu'expliquant la vision que le juif lui propose, Isaïe prophétise formellement la venue du Messie en ces termes :

« Or escutez la grant merveille,
» Si grant n'oï mais oreille ;
» Si grant n'en fu onc mais oïe,
» Dès quant comenza ceste vie.
» Près est li tens, n'est pas lointeins,
» Ne tarzera, jà est sor mains,
» Que une virge concevera
» E virge un filz emfantera.
» Il avra non Emanuhel,
» Message en iert saint Gabriel.
» La pucele iert Virge Marie ; [1]
» Si portera le fruit de vie,

---

[1] Il n'est pas plus permis de relever un défaut d'agencement ou de vraisemblance dans un mystère du XII[e] siècle qu'un défaut de perspective dans un tableau chinois ; sans cela, nous dirions que cette prophétie, quoiqu'un peu trop circonstanciée, est admissible de la part d'Isaïe, mais qu'elle jure dans la bouche d'Adam à qui le poëte anglo-normand fait dire (page 31), même avant que Dieu l'ait condamné :

« Ne me ferat jà nul aïe,
» For le filz que istra de Marie. »

Isaïe dit (ch. 7, v. 14) : « *C'est pourquoi le Seigneur* » *vous donnera lui-même un prodige. La Vierge concevra* » *et enfantera un fils. Vous le nommerez Emmanuel.* » Mais il n'articule aucun autre nom.

» Jehesu, le nostre salvaor,
» Qui Adam trarra de grant dolor,
» E remetra en paraïs :
» Iço que vus di, de Deu l'ai apris,
» E ço iert tot acompli par veir,
» En ce devez tenir espeir. »

Enfin, c'est Nabuchodonosor qui termine le drame par un discours de seize pages et trois cent soixante-douze vers, sorte d'épilogue qui est à la fois un résumé historique, une prophétie et une invocation.

Ce qui rend la trouvaille de M. Luzarche plus précieuse, c'est que le texte latin qui accompagne le drame explique comment la scène doit être disposée, et jusqu'aux gestes et aux costumes des acteurs. Il explique même la manière de déclamer :

« Que non-seulement, dit-il, le personnage d'Adam, » mais que tous soient dressés à parler posément, et » à faire le geste qui convient à la chose dont ils par- » lent. Que pour le rhythme ils n'ajoutent *ni ne retran- » chent aucune syllabe, mais qu'ils les prononcent toutes » fermement*, et que ce qui doit être dit le soit succes- » sivement. »

Nous soulignons les mots qui s'adressent encore aux acteurs d'aujourd'hui, voire même à Mlle Rachel, qui mange des *e* muets, et, par là même, rend les vers boiteux. C'est pourtant à ces *e* muets convenablement prononcés, c'est-à-dire sans gasconner et sans traîner, que tient la prosodie française.[1]

---

[1] Tout le secret consiste à allonger la voyelle qui précède

On voit que le mystère se jouait en plein air, sur une grande place où les spectateurs pouvaient être sans nombre soit à terre, soit aux croisées des maisons. Et c'est sur cette place et à travers la foule, qu'aux moments indiqués, les diables se mettaient à courir, ce qui devait être fort réjouissant. On en peut juger par ce qui arrive de nos jours, lorsque dans quelques pièces bouffonnes, comme M. de Pourceaugnac, les personnages se mêlent aux spectateurs.

Le théâtre était adossé à une église. Il avait deux étages, ou deux scènes; l'étage inférieur, la terre, devait avoir une vaste étendue, puisqu'on y représentait les travaux de l'agriculture. Au-dessous de lui était l'entrée de l'enfer. Le plan supérieur figurait le Paradis terrestre, et se trouvait au niveau d'une fenêtre de l'église d'où sortait, comme du ciel, la *figura* (Dieu) revêtue d'abord d'une dalmatique et ensuite d'un manteau épiscopal, le plus riche, sans doute, qui fût à la sacristie.

Quelqu'un a dit : *si Dieu fit l'homme à sa ressemblance, l'homme le lui rend bien.* Cependant nous n'admettons pas que l'on puisse le représenter, pas même en peinture. Raphaël y a échoué. Après le Moïse de Michel-Ange, trouvez donc une figure cent fois plus belle et plus majestueuse.

---

l'*e* muet après lequel vient une consonne. Ce petit artifice fait que l'*e* muet devient nécessaire à l'oreille et lui cause le plaisir d'un besoin satisfait.

Ainsi, nous répudions la *figura* qui était de mise en un temps de simplicité et de vive croyance. Le plus bel acteur du monde, représentant l'Éternel, fera toujours une triste figure. Nous pensons qu'il suffit d'entendre la voix du Très-Haut, sans que lui-même vienne sur la scène. On peut marquer le point d'où sa voix part au moyen d'un foyer de lumière électrique dont les yeux ne peuvent soutenir l'éclat, comme était le soleil levant aux premières représentations du *Prophète*. Cet artifice est d'autant plus convenable que la lumière électrique peut se projeter, à volonté, sur le personnage ou l'objet auquel la voix s'adresse.

Adam et Ève, dit le texte, sont d'abord vêtus, le premier d'une tunique rouge, et Ève d'un péplum de soie blanche. Nous préférerions pour Adam et pour Ève, comme pour Abel, une tunique blanche, courte, légère et presque transparente. Après leur faute, dit encore le texte, Adam se revêt d'un chétif vêtement de feuilles cousues ensemble (*exuet sollempnes vestes et induet vestes pauperes consutas foliis*). Il n'est pas dit qu'Ève doive en faire autant.

Quant au démon, sa toilette n'est pas décrite. On peut en faire un beau mulâtre vêtu d'une casaque rouge laissant à découvert les bras et les jambes. Sa chevelure épaisse et crépue pourrait être disposée de telle sorte qu'elle laisserait soupçonner deux cornes. Mais si l'auteur du Mystère n'a pas dit comment il entendait accoutrer Satan, lorsqu'il paraît sous forme humaine, il explique très-bien comment il doit être

quand il devient serpent : Tunc serpens *artificiose compositus*, accendit juxta stipitem arboris, etc., etc. Ainsi, au XIIe siècle (M. Luzarche en fait aussi la remarque, page LIII de son Introduction), l'art de la mécanique pouvait déjà produire des automates. Personne ne s'en doutait au XVIIIe siècle, lorsqu'on admirait comme un prodige inouï l'aspic que Vaucanson fit exprès pour jouer son rôle dans la tragédie de Marmontel, et qui fut le sujet des vers suivants :

« O beau drame de Cléopâtre
» Où fut l'aspic de Vaucanson,
» Tant fut sifflé qu'à l'unisson
» Sifflèrent parterre et théâtre,
» Et le souffleur oyant cela,
» Croyant souffler, siffla.

C'est de plein droit que nous mettons Adam et Ève en possession du *Dictionnaire de l'Académie française*, voire même de l'édition de 1835, y compris le magnifique avant-propos de M. Villemain, car toutes les langues et les plus parfaites ne sont que des bégaiements du verbe par excellence, dont le Créateur a doué l'homme en le formant. Celui-ci n'a pas inventé la parole. Mille fois non! Rousseau lui-même, après avoir fait de ridicules efforts pour montrer comment nous nous sommes appris à parler, finit par dire qu'après tout, il semble que pour inventer la parole, la parole était bien nécessaire. Pascal dit de son côté qu'il peut bien concevoir un homme sans bras et sans jambes, mais qu'il ne le conçoit pas sans tête, parce

que c'est par là qu'il pense. Or, penser c'est parler, ou tout haut ou tout bas.

L'homme, disent les matérialistes, est un tube digestif. Soit, mais un tube qui parle et qui nécessairement pense. C'est un *roseau pensant*, a dit encore Pascal, donc il parle. C'est, dit Mgr de Perpignan, un être qui s'accuse (en parlant, bien entendu).

Puisque Dieu a donné le verbe à l'homme comme l'attribut qui le place au-dessus de tous les êtres créés, et sans lequel il n'existerait pas, il le lui a donné complet, et, pour le dire en passant, non sans lui révéler quelque chose, car les paroles qu'il lui donnait avaient un sens, nous le soupçonnons.

La chute d'Adam l'a troublé, altéré jusque dans son verbe, et, depuis la confusion qui s'est produite à Babel,[1] la pure langue s'est épandue en mille et mille jargons plus ou moins grossiers, mais qui tous dérivent du verbe primitif, dont la vraie science découvre çà et là quelques vestiges et dont elle explique les altérations successives.

Le charme et le pouvoir de l'éloquence tiennent à ce que les grands orateurs retrouvent tout à coup, dans leur cœur, des mots de la langue révélée, et à ce que ces mots nous révèlent à nous-mêmes.

---

[1] Ne sont-elles pas un peu l'image de la fameuse tour, ces bibliothèques universelles, ces redoutables amas de livres dont les catalogueurs sont condamnés, en sens inverse, au supplice des Danaïdes?

Un philosophe à manchettes de dentelles, M. de Buffon, a dit : *Le style c'est tout l'homme.* Et cet axiome a été reçu comme un jet de lumière tout nouveau. On le répète sans trop se demander ce qu'il signifie. Il signifie beaucoup, si M. de Buffon a voulu dire que le verbe de l'homme, que sa pensée, est l'homme même, comme le verbe de Dieu est Dieu. Quand le verbe de Dieu a éclairé l'homme, car *il éclaire tout homme venant en ce monde,* quand il l'a pénétré, et quand l'homme reflète ce verbe, et en fait sa volonté, il est tout ce qu'il peut être. Mais si M. de Buffon n'a pas fait une synecdoche, en prenant la partie pour le tout, et s'il n'a entendu par *le style,* que la forme du langage plus ou moins claire, plus ou moins élégante, je lui en demande pardon, son fameux axiome manque de vérité.

S'il fallait marchander sur les mots dont nos premiers parents faisaient usage, il serait impossible de les faire parler aujourd'hui, plus impossible encore s'il fallait s'en tenir aux idées qu'ils pouvaient avoir acquises, dans le système de Locke et de Condillac, c'est-à-dire par la sensation. Le trouvère anglo-normand, quoique beaucoup plus timide que nous, prête à ses personnages des idées fort postérieures à leur époque. Ceux-ci parlent de *serfs,* de *seignorie,* et la *figura* leur dit : *Satan vus avra en baillie* (sous sa juridiction), etc. Il est fort question de *lignage* et de ceux qui *istront* d'Adam et d'Ève, quoique d'après la Genèse (ch. IV, 1), Adam ne connut Ève qu'après leur expulsion du paradis terrestre. En voilà plus qu'il

n'en faut pour nous justifier, nous qui ne permettons pas qu'on nous reproche quoi que ce soit.[1]

Notre épigraphe rappelle cette exhortation de saint Pierre : Si quelqu'un parle (traduction du père Lallemant), que ce soit en homme qui annonce la parole de Dieu. Mais peut-on le faire sans mission ? Le pieux auteur de l'Imitation, qui fait converser le fidèle avec N.-S., sans nul doute était prêtre.

Dans l'ouvrage qui nous a servi de texte, il se trouve naturellement bien des vers parasites et bien des choses qui, aujourd'hui, sont des lieux communs; mais tout cela avait, alors, dans le langage vulgaire, le mérite de l'invention et le charme de la nouveauté. Quoique le style du poëte soit très-naïf et des plus familiers, rien dans son drame ne blesse, ni ne scandalise, parce qu'il est impossible de ne pas sentir qu'il est écrit avec autant de candeur que de foi.

On se demande ce qu'aurait pu devenir notre littérature dramatique, si, à partir de ce mystère qui date du XII[e] siècle, on avait continué à reproduire sur la scène, pour les ennoblir et les purifier, les croyances et les sentiments de la nation à laquelle on s'adressait; si l'art et le goût, s'élevant de degrés en degrés, avaient fini par rencontrer Rotrou, Corneille et Ra-

---

[1] Dans le long discours qui termine le drame en question, Nabuchodonosor cite saint Augustin, saint Grégoire :

« E li nobles clers saint Yeroine. »

Il parle même de Roland et d'Olivier.

cine; et que ces hommes de génie, tout en s'inspirant des chefs-d'œuvre de l'antiquité, eussent pris leurs sujets dans notre histoire, dans notre religion, en nous-mêmes, pour ainsi dire, au lieu de se faire Grecs et Romains pour n'être véritablement goûtés que par les échappés de collége?

Nous l'avons déjà dit, il faut pour apprécier tout à fait nos tragédies classiques, se faire dévots aux divinités mythologiques; et l'habitude en est si bien prise que les prodiges de la foi chrétienne sont réputés anti-poétiques, quoique assurément le combat des passions avec la foi et avec les règles qu'elle impose offre les plus saisissants aspects que la poésie puisse exalter. *Polyeucte*, *Esther* et *Athalie* en sont la preuve.

Le poëme original est, presqu'en entier, écrit en vers de huit pieds, mais il s'en trouve aussi de dix et de douze. Nous aurions dû adopter l'une ou l'autre de ces mesures pour la suivre exclusivement; car nous tenons pour impossible de faire admettre au théâtre le mélange de vers diversement rhythmés. Ce mélange trouble l'attention de l'auditeur, et embarrasse la mémoire des acteurs, parmi lesquels il en est bien peu qui soient capables de phraser, comme le faisaient si bien Monvel et Fleuri, les vers du *Jaloux sans amour*, des *Fausses infidélités*, et de l'*Amant bourru*. Mais, d'abord, ceci n'est pas fait pour la scène, et ensuite, nous ne voulions pas nous astreindre au surcroît de travail qu'impose l'uniformité de mesure. Ce passe-temps n'en valait pas la peine.

L'heureuse découverte de M. Luzarche n'intéresse pas seulement les amateurs de poésie dramatique, mais encore tous ceux qui s'occupent de philologie et qui aiment à suivre les progrès de notre langue et de nos idées. Il ne nous appartient pas de reproduire le texte d'Adam ; mais nous le recommandons à tout le monde.

ADAM

(La scène se passe d'abord au milieu d'arbres et d'arbrisseaux touffus. A travers le feuillage une lumière brille dans le haut, d'où part un chœur d'Anges invisibles.) [1]

RÉCITATIF.[2]

UN ANGE.

Dieu créa le ciel et la terre;
Et d'un mot fit jaillir ces astres radieux
Qui décrivent leur cours autour de cette sphère,
Et ceux qui par de là roulent au fond des cieux.

Et de ces corps brillants la cohorte infinie
Se meut, marche et se croise en mille sens divers
Sans jamais se heurter, sans troubler l'harmonie
Que Dieu commande à l'univers.

---

[1] Voir l'Avertissement (p. 14), pour la disposition de la scène et le costume des personnages.

[2] *Tunc incipiat lectio : In principio creavit Deus celum et terram....*, etc. Les premiers versets de la Genèse

UN AUTRE.

Et pour être témoin de sa toute-puissance,
Dans son repos auguste avant de s'enfermer,
Il fit l'homme à sa ressemblance,
Et de son souffle même il daigna l'animer.

CHŒUR.

Gloire ! gloire à son nom ! Qu'on l'adore et l'encense !
Que tout respire pour l'aimer !

LA VOIX.[1]

Adam !

ADAM.

Seigneur, mon Dieu !

LA VOIX.

Du limon de la terre
Tu n'oublieras jamais que ma main te pétrit,[2]
Mais qu'un souffle de mon esprit
Te dispense le droit de m'appeler ton père.

ADAM.

De ce bienfait divin se pourrait-il, Seigneur,
Que je perdisse la mémoire ?
Non, ce sera toujours que ma voix et mon cœur
Le rediront à votre gloire.

---

[1] Voir l'Avertissement (p. 14); il explique pourquoi Dieu ne paraît pas en personne.

[2] « Adam — Sire — Fourmé te ai
» De limo terre — Ben le sai.
» — Je te ai fourmé à mun semblant,
» A ma image...... »

LA VOIX.

Au gré de mon amour, j'ai voulu te former
Intelligent et libre, et même à mon image,
Attendant de ton cœur, ainsi fait pour aimer,
Un pur et volontaire hommage.

Les anges dans le ciel et les mondes épars
Dans l'abîme où tes yeux ne plongent pas encore,
Tout ce que j'ai créé, présent à mes regards,
Parce que je le veux, m'obéit et m'adore.

Toi seul, heureux Adam, à qui j'ouvre les yeux,
Toi que j'appelle à me connaître,
A tout voir, tout juger pour que tu sentes mieux
Le prix de mes bienfaits, la grandeur de ton être,
Toi seul m'adoreras de ton propre vouloir,
Car pour me refléter, — c'est là ton plus beau titre —
Dans ton cœur, dans ton âme ainsi qu'en un miroir,
Je te donne le libre arbitre.

Oui, selon mes desseins, je veux te décerner
Le glorieux pouvoir de diriger ta vie
Vers le bien ou le mal, au gré de ton envie...
Prends garde !... c'est aussi le droit de te damner. [1]

De ce qui s'offre aux yeux si tu cherches les causes,
Tu pourras voir comment tout procède de moi,
Comment je suis aussi la fin de toutes choses,
Et que rien ne subsiste en dehors de ma loi.

Je commande à la nue, au calme, à la tempête,
Un seul de mes regards saisit l'immensité,

---

[1] « En vostre cors vus met e bien et mal :
» Ki ad tel dun n'est pas liez à pal.
» Tut en balance ore pendiez par egal.
» Creez conseil que soiet vers mei leal. »

Et pas même un cheveu ne tombe de ta tête,
Si ce n'est par ma volonté.

Pour faire concevoir mon souverain empire,
L'infini de mon Être, et tout ce que je puis,
Immuable et tranquille, il me suffit de dire :
JE SUIS.

Et, cependant, mon cœur aspire à quelque chose,
Mais de plus pur que l'or, de plus beau que le jour,
Et d'un parfum plus doux que celui de la rose...
Homme, comprends-le bien !... C'est à ton libre amour.

ADAM.

L'ai-je bien entendu ? Quoi ! mon Dieu, c'est vous-même,
Créateur tout-puissant, c'est vous qui m'embrassez,
Et demandez que je vous aime !.....
Oh ! oui, si le ferai-je, et d'un amour extrême ;
Mais sera-ce jamais assez ?

CHŒUR D'ANGES.

Que la terre et les cieux tressaillent d'allégresse !
Il est venu l'heureux moment
Où l'homme ouvrant son cœur à l'amour qui le presse,
D'être à Dieu seul fait le serment.[1]

LA VOIX.

Tandis que, plongé dans un rêve,
Tu ne pouvais voir ni sentir,
De toi-même j'ai fait sortir
La femme que j'ai nommée Ève.[2]

---

[1] L'intervention du chœur en cet endroit n'est pas indiquée dans l'original.

[2] « Je t'ai duné bon cumpainun :
» Ce est ta femme, Eva a noun.....
» De ta coste l'ai fourmée,
» N'est pas estrange, de tei est née. »

Qu'elle soit ta compagne : elle est vouée à toi ;
Guide et protége-la d'un esprit calme et sage ;
Sois-lui doux et clément, et garde-lui ta foi.
Telle est la loi du mariage.[1]

(La lumière se projette sur Ève.)

Ève, retiens-la bien cette inflexible loi,
Où la tienne est aussi comprise :
C'est d'Adam que tu sors : tu dois, toujours soumise,
L'aimer : c'est ton époux ; l'honorer : c'est ton roi.[2]

Ce partage des rangs n'a rien qui t'humilie,
Car c'est moi qui l'ai fait. J'ai de même assuré
Tes droits envers Adam... S'il faut qu'il les oublie,
C'est moi, ton défenseur, moi, qui te vengerai.

Différents de pouvoir, mais semblables d'essence,
L'un faible, l'autre fort, et cependant égaux,
Vous n'êtes à mes yeux qu'une seule existence,
Qu'un seul et même corps formé des mêmes os.

Que vos deux cœurs aussi ne fassent qu'un seul être,
Et ne conçoivent d'autres vœux
Que celui de servir, surtout, d'aimer un maître
Qui, lui, daigne vouloir que vous soyez heureux.

---

[1] « Tu, la governe par raison ;
» N'ait entre vus jà tençon,
» Mais grant amor, grant conservage :
» Tel soit la lei de manage. »

[2] « Adam aime, e lui tien chier :
» Il est marid e tu sa mullier ;
» A lui soies tot tens encline,
» Ne n'issir de sa discipline ;
» Lui serf e aim par bon corage,
» Car ço est droiz de manage. »

De mes commandements gardez bien la mémoire;
Qu'entre vous l'union ne se rompe jamais,
Que nul âpre discord n'en bannisse la paix,
Et vous arriverez ensemble dans ma gloire.[1]

ÈVE.

Tels sont aussi nos vœux... nous le jurons, Seigneur.
Oui, votre volonté sera toujours la nôtre.
Vous l'avez mise en notre cœur;
Qui nous pourrait jamais en inspirer une autre?[2]

LA VOIX.

S'il en arrive ainsi, comptez sur mon secours.
Que l'innocence en vous se conserve sans tache,
Qu'un vif et pur instinct à moi seul vous attache,
Et je dis, sous serment, que vous vivrez toujours.[3]

Oui, vous vivrez exempts de trouble et de misère,
Ni l'âge ni le mal n'altérera vos corps.[4]
Vos seuls accents d'amour exciteront la terre
A vous prodiguer ses trésors.

Vous ne ressentirez douleur ni maladie,
Ni l'âpreté du froid, ni l'ardeur du soleil,[5]
Et rien, pas même le sommeil,
Ne pourra d'un instant abréger votre vie.

---

1 « Se tu le fais bon adjutoire,
» Jo te mettrai od lui en gloire. »

2 « Jo l' frai, sire, à ton plaisir,
» Jà n'en voldrai de rien issir. »

3 « Tot tens poez vivre, si tu tiens mon sermon. »

4 « E serras sains, nen sentiras friczion;
» Jà n'avras faim, por bosoing ne beveras. »

5 « Jà n'averas frait, jà chalt ne sentiras;
» Tu iers en joie, jà ne te lassaras. »

Adam, pour tes besoins comme pour tes plaisirs,
Je veux qu'à ton gré tu disposes
Des richesses du monde, et qu'ici toutes choses
Servent à charmer tes loisirs.

Je te donne puissance entière
Sur la nature inerte et sur les animaux.[1]
Exerce ton génie à dompter la matière;
Empare-toi du vent, pour voguer sur les eaux;
Et pour transformer les métaux,
Dispose une fournaise où brûlera la pierre.[2]

Suis, calcule et prévois le cours mystérieux
Des astres suspendus au-dessus de ta tête,
Et, par un art ingénieux,
Apprends à dérober sa foudre à la tempête.

Que ta parole unie au fluide subtil
Ainsi par toi pris au tonnerre,
Aille à travers l'espace et courant sur un fil,
Frapper, en un clin d'œil, aux deux bouts de la terre.

Dans l'eau, se dégageant des étreintes du feu,
Réside une puissance à cette heure invincible.
Tu la subjugueras, et la mettras en jeu,
Pour atteindre en vitesse au terme du possible.

Plus léger que le vent, un globe audacieux
Te lancera soudain sur les flots de la nue,
Jusqu'à presque toucher à la voûte des cieux,
Où l'aile de l'oiseau n'est jamais parvenue.

---

[1] « De tote terre avez la seignorie,
» D'oisels, des bestes e d'altre manantie. »

[2] *Stein-Kohle* (pierre-charbon) est le nom allemand de la houille et de l'anthracite que nous appelions d'abord, et moins exactement, *charbon de terre:* dénomination qui ne convient proprement qu'au charbon de bois fossile qui se trouve en abondance dans le comté de Nassau-Siegen.

Mais que mon souvenir soit toujours devant toi ;
Repousse de l'orgueil les caresses perfides,
Et tout en élevant des tours, des pyramides,
Songe que nul ne peut arriver jusqu'à moi.

ADAM.

Je reconnais, Seigneur, votre toute-puissance
Et les dons infinis que me fait votre amour.
Aussi, sur vos autels brûlera nuit et jour
L'encens de ma reconnaissance.

Vous aimer, vous servir, est-il rien de plus doux,
Vous dont tous les soleils composent l'auréole,
Vous qui, pour mieux encor me rapprocher de vous,
M'avez fait don de la parole ?

Elle sera pour moi plus douce que le miel,
Si j'arrive à chanter dignement vos louanges,
Si ma voix, ô mon Dieu ! sous les parvis du Ciel,
S'unit à celle de vos anges.

Ève qui sort de moi jamais ne l'oubliera.
Son cœur, ainsi qu'à vous, me restera fidèle ;
J'en fais ici serment pour elle.[1]

LA VOIX.

Tu tiendras ce serment ?

ADAM.

Tant que mon cœur battra.[2]

---

[1] Jo garderai tot ton comandement,
Ne jo ne Eve n'en eisseroms de nient.

[2] Jugiez doit estre à loi de traïtor
Que si parjure e traïst son Seignor.

LA VOIX.

Je sais qu'en cet instant ta parole est sincère,
Que du fond de ton cœur part tout ce que tu dis...
Eh bien donc! c'est pour toi, pour toi, roi de la terre,
Qu'heureux de ton bonheur, j'ouvre le Paradis.[1]

(La toile du fond disparaît et laisse voir un jardin splendide et brillamment éclairé.)

Regarde ces jardins, ces nappes de verdure
Que la rosée émaille aussi bien que les fleurs;
Réjouis tes regards de leurs vives couleurs,
Et de ces mille oiseaux entends le doux murmure.

Tous ces arbres ployant sous le poids de leurs fruits,
Qui pour croître et mûrir n'attendent pas l'automne,
Ils sont à vous ; je vous les donne...
Un seul est excepté : soyez-en bien instruits.

(La lumière se projette sur l'arbre défendu.)

C'est celui que voilà... je vous fais la défense
De le toucher jamais. Gardez-en le dépôt.
Si vous le violez, dans le monde aussitôt
La mort apparaîtra pour venger cette offense.[2]

(Adam et Ève se prosternent et lèvent la main.)

ADAM.

Tous deux nous craindrons d'approcher
De cet arbre fatal qui peut ôter la vie,
Et loin de nous jusqu'à l'envie
D'y porter nos regards, encor moins d'y toucher!

---

[1] « — Adam — Sire — Dirrai-toi mon avis.
» Veez cest jardin — Cum ad nun? — Paradis. »

[2] De tot cest fruit poez manger par deport,
Çost toi defent n'en faire altre comfort.
Sen tu en manjues, sempres sentiras mort;
M'amor perdras, mal changeras ta sort.

Mais se peut-il, Seigneur, que ces lieux magnifiques
Soient à moi pour l'éternité?

LA VOIX.

Oui, pour toujours, si tu t'appliques
A faire en tout ma volonté,
Si d'un candide amour tu conserves la flamme,
Si ma voix à ton cœur ne parle pas en vain,
Et de l'esprit impur si tu fais qu'en ton ame
Ne fermente jamais le funeste levain.[1]

(Tandis qu'Adam et Ève entrent dans le Paradis Terrestre, qu'ils le parcourent et l'admirent, on entend ce chœur d'Anges.)

CHŒUR.[2]

Heureux cent fois, heureux est l'homme!
Il entre au Paradis... ô bonheur sans égal!
Mais qu'il se garde bien de toucher à la pomme
Qui lui dévoilerait la science du mal.

(Le fond mobile de la scène se déroule et présente successivement la figure de tous les animaux auxquels Adam impose des noms, et le chœur continue.)

---

[1] Laisse le mal, e si te pren al bien,
Tun Seignor aime e ovec hui te tien,
Por nul conseil ne gerpisez le mien :
Si tn le fais, ne peccheras de rien.

« Alors, dit le texte, la Figure rentre dans l'église, et Adam et » Ève se promènent et s'éjouissent honnêtement dans le paradis (*spacientur*, *honeste delectantes in Paradiso*). Pendant ce temps, les Dé» mons courent sur la place, faisant le geste convenable, et ils viennent » tour à tour près du Paradis montrant à Ève le fruit défendu, comme » pour lui persuader d'en manger. Alors le Diable s'approche d'Adam. »

Au lieu de cela, nous faisons intervenir le chœur des Anges, et nous indiquons la possibilité d'un jeu d'optique qui s'est vu plusieurs fois à l'Opéra.

[2] « Chorus cantet : *Tulit ergo Dominus hominem.* »

Et c'est à lui que Dieu défère
Le pouvoir d'imposer à tous les animaux
Le nom qui leur convient, soit qu'ils vivent sur terre,
Qu'ils volent sous le ciel, ou nagent dans les eaux.

(Pendant cette scène, Ève cueillant des fleurs s'est éloignée, et lorsque le chœur d'Anges cesse, le Démon paraît.)

SATAN, à part.

C'est ici qu'à mon œuvre il faut que je prélude. (Haut.)
Cher Adam, que fais-tu dans cette solitude ? [1]

ADAM.

Je jouis, tu le vois, du sort le plus heureux.

SATAN.

Il semble cependant que ce calme t'ennuie.

ADAM.

Non, tout ici concourt à me rendre joyeux.

SATAN.

De moi qu'un tel bonheur se détourne et s'enfuie !....
Au reste sur les goûts on ne dispute pas.....
Disons qu'il n'est pourtant nul plaisir qui ne s'use.

ADAM.

De ceux que Dieu départ le cœur n'est jamais las.

---

[1] « — Que fais, Adam ? — Ci vif en grant deduit.
» — Estas-tu bien ? — Ne sen rien qui m'enoit.
» — Poet estre mielz — Ne puis saver coment.
» — Vols-le-tu saver ? — Bien en iert mon talent. »

SATAN.

La sentence est fort belle !... ainsi l'ennui t'amuse?
Mais enfin, dans ce lieu, dont je te croyais roi,
Et dont je me faisais une image si vive,
Ta volonté reste captive :
La force qui te meut est en dehors de toi.

Et c'est en te montrant ainsi comme à la gêne,
Sans libre allure et sans gaîté,
Que tu me ferais croire à ta félicité ?
Loin de là, pauvre Adam, ton état me fait peine,
Et je veux bien gager cinquante contre dix,
Malgré ta figure sereine,
Que du matin au soir, on baille en Paradis.

ADAM.

Être affranchi du soin de se guider soi-même,
Et du risque effrayant de ses propres erreurs,
C'est là, me semble-t-il, le plus vrai des bonheurs,
Surtout lorsque l'on suit un guide que l'on aime.

SATAN.

Non ! l'homme ne doit pas ainsi se rabaisser ;
Il faut, que libre et fier, il exalte son être,
Qu'il soit indépendant, et prêt à terrasser
Quiconque devant lui vient se poser en maître.

ADAM.

Mais quand c'est Dieu lui-même ?

SATAN.

Encor faut-il y voir.

ADAM.

Que voir après celui de qui je tiens la vie ?

SATAN.

Et c'est tout!..... Pour lui seul il garde le pouvoir.

ADAM.

Il m'en dispense assez. Rien ne me fait envie.

SATAN.

Que t'accorde-t-il donc?

ADAM.

Tout. Je suis maître ici.

SATAN.

Essaie! et prouve-moi qu'il en est bien ainsi.

ADAM.

Que veux-tu que j'essaie? Ai-je à rompre une entrave?

SATAN.

Je n'irai pas loin la chercher,
Car je la vois d'ici..... Or sus! dis-moi, mon brave,
A l'arbre que voilà?.....

ADAM, vivement.

Je ne dois pas toucher.[1]

SATAN.

Alors, conviens tout franc que tu n'es qu'un esclave.

---

[1] « De tuit le fruit de paradis
» Puis-jo manger, ço m'a apris,
» Fors de sul un ; cil m'est defens,
» Çolui ne tucherai de mains. »

Tiens ! imagine un bœuf, qu'on mettrait au milieu
D'une vaste et grasse prairie :
Il pourrait à loisir paître l'herbe fleurie,
Mais sans franchir le rond décrit autour d'un pieu.

ADAM.

Que veut dire cela ?

SATAN.

Si tu voulais m'entendre,
Tu comprendrais d'abord que ton maître jaloux,
Retient pour lui cet arbre, afin de mieux défendre
Un pouvoir qu'il devrait partager avec nous.

ADAM.

Partager ! N'est-il pas le souverain arbitre ?

SATAN.

Il le sera toujours, si, toi, tu ne fais rien
Pour constater tes droits et ressaisir ton titre.....
Arrache-le-lui donc ! (Montrant l'arbre.) Le voilà : c'est ton bien.

ADAM.

Il n'appartient qu'à lui.

SATAN.

Je te dis le contraire.

ADAM.

Donc, tu mens.

SATAN.

Pas du tout : mes oracles sont vrais.

ADAM.

Ils bravent ceux du ciel.

SATAN.

Je n'y saurais que faire.
Crois-les, et prends ce fruit.

ADAM.

Désobéir ? jamais ! [1]
De me le conseiller qui te donne l'audace?

SATAN.

Le désir amical de t'arracher d'ici.

ADAM.

Mais vraiment, c'en est trop! songe à quitter la place.

SATAN.

Oh! oh! ce n'est pas moi que l'on déloge ainsi,
Me chasser! toi pauvret? tu me la donnes belle.

ADAM.

Si tout seul je ne puis t'expulser de ce lieu,
J'ai droit de recourir à la force de Dieu.
Et dans ce même instant contre toi je l'appelle.[2]

(A ce mot, le Démon fuit et va retrouver les mauvais esprits. Adam s'agenouille devant un petit tertre et prie. Ève revient, et, sans que d'abord Adam la voie, elle se met derrière lui, et lui donne un baiser sur le front, puis se sauve. Adam se lève, court après elle, pendant quoi on entend le double chœur des Anges et des Démons dont l'accord est discordant.)

---

[1] « Mon creator pas ne offendrai. »

[2] Ici, le texte latin porte : « Alors le Diable se retournera et ira

UNE VOIX D'ANGE.

RÉCITATIF.

Adam, fidèle à son devoir,
Lutte et combat à force ouverte :
Ah ! puisse-t-il .... c'est notre espoir !.....
Conjurer à jamais sa perte !

SATAN.

RÉCITATIF.

Adam résiste : Il semble voir
Que je suis commis à sa perte ;
Il se cramponne à son devoir,
Et d'airain son âme est couverte.

CHOEUR.

ENSEMBLE LES ANGES ET LES DÉMONS.

LES ANGES.

Mais pour retourner à l'assaut,
Satan s'élance de la tombe.
Combien nous gémirons, s'il faut
Que sous ses coups Adam succombe !

» vers les autres Démons et ils feront une course par la place, après un » court intervalle joyeux et divertissant (cela devait ressembler à un » ballet de Démons). Le Diable reviendra pour tenter Adam.

C'est à cette sorte d'intermède que nous substituons le double chœur d'Anges et de Démons, sachant bien qu'il n'a ni l'originalité ni l'entrain du jeu indiqué par le trouvère Wace.

LES DÉMONS.

Pour livrer un nouvel assaut
Élance-toi hors de la tombe,
Et triomphe, car il le faut.
S'il résiste, l'enfer succombe!

(Le Démon rentre au Paradis. Adam survient.)

SATAN.

A mon conseil, Adam, as-tu bien réfléchi?
Tu l'auras trouvé salutaire.
Or, pour en profiter, tu n'as qu'un pas à faire...
Que ne l'as-tu déjà franchi! [1]

ADAM.

Tu reviens me tenter! Se peut-il que tu l'oses?

SATAN.

Ingrat, tu méconnais le zèle d'un ami,
Qui vient, mû par son cœur, te révéler des choses,
Dont il n'a pu d'abord t'instruire qu'à demi.....
Adam! l'affection qui devers toi me presse,
Me tourmente à tel point que j'en perds le sommeil.
Ne sois donc pas surpris si je reviens sans cesse
Pour t'arracher à ta paresse
Et sur tes intérêts te tenir en éveil.

ADAM.

Pour briser les liens de la reconnaissance?

SATAN.

En vérité, tu comprends mal [2]

---

[1] » Adam, que fais? Changeras tun sens;
» Es-tu encore en fol porpens? »

[2] « .... Kar tu es soz. »

Ce que tu tiens de ta naissance.
Dieu t'a tiré de lui..... de sa propre substance.

ADAM.

Dis : tiré du néant..... Le point est capital.

SATAN.

Il t'a voulu, du moins, faire à sa ressemblance.

ADAM.

Et de là tu conclus ?

SATAN.

Que sans nulle jactance
Tu peux te dire son égal.

ADAM.

Non, telle idée en moi, tel orgueil ne murmure ;
Je veux adorer Dieu... je suis sa créature.

SATAN.

Adore, pauvre esprit, et tant que tu voudras,
Mais, fais ce que je dis...

ADAM.

Je ne le ferai pas.[1]

SATAN.

Tu montres sans raison une roideur extrême
Lorsqu'il ne faut qu'un mot, un seul, pour qu'en ce lieu...

ADAM.

Se décharge sur moi la colère de Dieu.

---

1 « Mon créator pas ne offendrai. »

SATAN.

Tu le crains donc bien ?

ADAM.

Oui !... Je le crains et je l'aime.[1]

SATAN.

Il n'en est pas moins vrai qu'il usurpe ton lot,
Et je répète encor, dût-il ici m'entendre,
Qu'il faut bon gré mal gré qu'il en vienne à te rendre
Ce qui t'appartient.

ADAM.

Quoi ?

SATAN.

La couronne, en un mot !
Lui-même t'a cent fois nommé roi de la terre ?
Sois-le donc en effet !..... Ton règne est attendu.
Il faut que, dès ce jour, les éclats du tonnerre
Annoncent qu'il commence.

ADAM.

Insensé ! que dis-tu ?

SATAN.

Ne seras-tu jamais que le valet docile
D'un maître que tu crains ?

ADAM.

Que j'aime, t'ai-je dit.

---

[1] « — Criens-le-tu tant ? — Oïl, par veir,
» Jo l'aim e criem. »

SATAN.

Eh ! l'amour encor plus que la crainte est servile ;
Il se donne, il s'oublie, il rampe, il obéit.....
Aimer c'est être esclave.

ADAM.

Ah ! ce mot est infâme.
Peux-tu le prononcer, et moi puis-je l'ouïr ?
Que veux-tu donc ?

SATAN.

Je veux ton âme,
Pour lui faire éprouver la douceur de haïr.

ADAM.

Dis que tu veux entraîner l'homme
Dans l'abîme infernal..... Retire-toi, Satan ! [1]

SATAN.

Comment sais-tu mon nom ?

ADAM, s'éloignant.

Ton souffle impur te nomme.

SATAN.

Écoute !

ADAM.

Plus un mot !

---

[1] « — Fui-tei de ci. — Que dit Adam ?
» — Fui-tei de ci, tu es Sathan,
» Mal conseil dones....... »

SATAN.

Tu sauras.....

ADAM.

Non ! Va-t'en !

SATAN.

Tu n'as raison ni patience !
Tâche au moins de te contenir.

ADAM.

Que ces lieux soient d'abord purgés de ta présence !
Et garde-toi, menteur, d'y jamais revenir.[1] (Il sort.)

SATAN, seul.

(Après un silence, et tandis que le prélude du chœur des Anges se fait déjà entendre.)[2]

Il me fuit !... ainsi donc il a peur de lui-même,
Oui, oui ! j'ai frappé juste : il emporte le trait,
Et peut-être déjà brave-t-il l'anathème,
J'ai senti que mon souffle en son cœur pénétrait.

---

[1] « Ne soies jà mais tant hardi
» Que tu jà viengez devant moi. »

[2] « Alors, dit le texte latin, Satan, triste et le visage abattu, s'éloigne » d'Adam et va jusqu'aux portes de l'Enfer conférer avec les autres » Démons ; ensuite il court parmi le peuple. Puis il s'approche du Para- » dis du côté où est Ève. Il la flatte d'un visage gai, et lui parle ainsi : » *Eva ça sui venuz à toi.* »

A cela, nous substituons l'aparté de Satan et le chœur des Anges, pour séparer les deux scènes, et motiver la rencontre de Satan et d'Ève. L'original suppose que celle-ci n'a pas quitté la scène, parce qu'au temps des mystères joués en plein vent le théâtre était tellement vaste qu'on pouvait séparer et isoler les personnages ou les groupes sans les faire disparaître : il n'y avait pas de coulisses.

LES ANGES, invisibles.

UNE VOIX.

Que d'entre nous une phalange
De zélés séraphins descende vers Adam,
Et lui porte un tribut d'honneur et de louange....
Il a vaincu Satan.

CHŒUR.

Oui, par la fuite, l'homme sage
De l'ennemi du ciel a confondu la rage....
Il a vaincu Satan !

SATAN.

Eh quoi ! Se pourrait-il que cette créature
Sur moi, rival de Dieu, l'emportât dès l'abord ?
Non ! je l'entraînerai.... je le vaincrai, j'en jure,
Et par l'enfer, et par la mort !

(Ève paraît dans le fond tenant des fleurs à la main.)

Ève approche... essayons de réussir près d'elle....
La flatterie ici sera bien en son lieu.

ÈVE, à part.

Quelle est cette figure ? [1]

---

[1] Dans le drame anglo-normand, Ève connaît Satan d'avance, car, du premier mot, elle le nomme :

« — Eva, ça sui venuz à toi.
« — Dis-moi, Sathan, œ-tu purquoi ? »

SATAN, s'approchant.

Ève, ma toute belle,
Pour qui donc ce bouquet?

ÈVE.

Pour qui, sinon pour Dieu,
Pour celui qui, premier, à l'aimer nous appelle?

SATAN.

Fort bien! cela du moins ne t'est pas défendu?

ÈVE.

Qui défendrait de faire hommage
Au Seigneur de son propre ouvrage?
Il n'en est certes pas de plus justement dû.

SATAN.

Je dirais comme toi, si j'admettais encore
Son droit incontestable à la Divinité;
Mais je n'en suis plus là... Le seul Dieu que j'adore
Est ce qui brille en toi : la grâce et la beauté.
Partant, c'est dans tes yeux, sur ton front, ma mignonne,
Que m'apparaît le Créateur.....
Mais, plus juste que lui, pour toi j'ambitionne
Une gloire infinie, un suprême bonheur.

ÈVE.

En ce lieu, quel désir pourrait effleurer l'âme?
D'ici même jaillit la source de tout bien.

SATAN.

Mais tu n'y puises pas, et de soif ton cœur pâme...
Ne pas jouir de tout c'est ne jouir de rien.

ÈVE.

Est-il donc un bonheur absolu, sans limite?

SATAN.

Assurément !

ÈVE.

Où donc? apprends-le-moi.

SATAN.

Tout beau !

Cela vaut qu'on y pense.

ÈVE.

Eh bien ! penses-y vite.

SATAN.

Un secret à garder est un pesant fardeau.

ÈVE.

Un secret ! dis-le-moi ! de l'ouïr je suis digne,[1]
Je n'en souflerai mot, si tel est ton plaisir.

SATAN.

Mais, femme, puis-je bien, sans imprudence insigne,
Céder d'abord à ton désir ?
Je sais quel est Adam ; tu sors de son école,[2]
Et je dois, par ainsi, me défier de toi.[3]

---

[1] « Ore le comence, e jo l'orrai.
» — Orras-me tu ? - Si frai bien,
» Ne te curcerai de rien. »

[2] « Tu as esté en bone escole ;
» Jo vi Adam, mais trop est fols....
» Il est plus dors que n'est emfers....
» . . . . »

[3] L'Académie ne relève pas cette locution : *par ainsi*. Cependant elle est de bonne souche. Elle nous plaît parce que notre sainte héroïne, Jeanne la Pucelle, qui était Française et non Lorraine, quoiqu'on die, l'a employée en répondant à ses bourreaux, qui se disaient ses juges. (V. J. Quicherat.)

ÈVE.

Tu peux résolûment compter sur ma parole.

SATAN.

Qui me le garantit?

ÈVE.

Tout... ma vie et ma foi.

SATAN.

Ainsi, tu n'iras pas dévoiler le mystère
A ce bourru d'Adam, à cet homme emporté?

ÈVE.

Il a, je le sais bien, l'humeur un peu sévère.

SATAN.

Entre nous, disons mieux : c'est un rustre entêté....
Se peut-il bien qu'à toi, fraîche et brillante rose,
Dont les yeux sont plus purs cent fois que le cristal,
A toi dont l'esprit vif embrasse toute chose,
On ait, de but en blanc, accolé ce brutal,
Ce quinteux de mari, si froid et si morose,[1]
Et cela sans te consulter!
Pour toujours et sans fin!... c'est à se révolter.

---

[1] « Tu es fieblette e tendre chose,
» E es plus fresche que n'est rose;
» Tu es plus blanche que cristal,
» Que nief qui chiet sor glace en val;
» Mal culpe em fist li Criator,
» Tu es trop tendre e il trop dur. »

ÈVE.

Je dois l'aimer, selon les volontés célestes.

SATAN.

C'est là même un motif pour que tu le détestes.

ÈVE.

Son cœur est généreux.

SATAN.

Mais son esprit étroit.
Il cède à je ne sais quelle peur, quel scrupule;
Il ne raisonne pas. Le maître a dit : il croit..... [1]
Cela vraiment est ridicule.

ÈVE.

D'accord; mais dis-moi donc...

SATAN.

Ève, je suis tout prêt
A t'ouvrir un trésor de bonheur et de gloire,
Mais j'ai peur.

ÈVE.

Ne crains rien; dis vite ton secret.

SATAN.

Tu ne me croiras pas.

ÈVE.

Si, si! je veux te croire.

---

[1] « Il est mult francs — *Ainz est mult serf.* »

Ce mot était hardi au XII[e] siècle. Aussi le met-on dans la bouche du Diable.

SATAN.

D'abord, assure-moi que tu ne me feras,
Quoi qu'il puisse arriver, nul affront, nul reproche.

ÈVE.

Pas le moindre, jamais.

SATAN, l'attirant vers l'arbre.

Eh bien ! mon ange, approche.
Prête-moi bien l'oreille, et ne m'interromps pas.

ÈVE.

Parle.

SATAN.

Apprends donc, ma tourterelle,
Qu'ici l'on vous tient à l'étroit,
Sous une honteuse tutelle,
Par jalousie et sans nul droit.
Je m'attendais à voir rouler des flots de joie
Dans ce qu'on nomme un Paradis,
Mais point ! c'est une eau morte où d'abord on se noie,
Les plaisirs et les jeux y sont tous interdits.
Ici l'on vous permet, soi disant, toute chose ;
Mais c'est devant vos pas comme un piége tendu,
Car à tout ce qu'on veut quelque règle s'oppose ; (Lui montrant la pomme.)
Ce fruit-là vous plaît-il .... Bon ! il est défendu....
Et c'est tout justement celui dont la semence
Produit le vrai bonheur.

ÈVE.

En vérité ?

SATAN.

Crois-moi,
Et sache encor de plus que l'injuste défense
S'adresse beaucoup moins à ton mari qu'à toi.

ÈVE.

Se peut-il ?

SATAN.

Oui, ma chère ; et cela, sur mon âme !
Me fait endiabler..... Cela me pousse à bout,
Car je vois clairement que toujours et partout,
Dieu cherche à ravaler la femme.

Il semble qu'au regret d'avoir fait tout d'abord
Un trop riche présent à l'homme qu'il jalouse,
Il veuille anéantir, par un dernier effort,
Les droits déjà si courts conférés à l'épouse.

C'est, comme on peut le voir, dans ce but qu'il défend
De toucher à cet arbre, où lui puise sa force;
Car, au fait, il suffit d'en effleurer l'écorce
Pour n'avoir plus rien de l'enfant.[1]

Et même, le premier — j'en donne l'assurance —
Qui mangera son fruit, verra s'ouvrir les cieux,
Où, s'élançant victorieux,
Il ira partager la suprême puissance.

---

[1] « Le fruit que Deus vus ad doné,
» N'en a en soi gaires bonté;
» Cil qu'il vus ad tant defendu,
» Il ad en soi grant vertu.
» En celui est grace de vie. »

Eh bien ! ma belle, il faut, à ce comble d'honneur,
Et d'un seul bond, toi-même atteindre.....
Hardie !.... une fois là, tu n'as plus rien à craindre;
Car je t'y vois d'abord l'égale du Seigneur.

Tu planeras dans l'air, tu marcheras sur l'onde;
Tous les êtres créés salueront tes attraits;
Tu répandras partout des grâces, des bienfaits...
Tu seras la Reine du monde.[1]

ÈVE.

La Reine! se peut-il?

SATAN.

Hé! sans doute, à jamais.....
Cela t'ira si bien! oui le trône t'appelle;
Car une loi du sort, qu'on peut dire éternelle,
Veut qu'on l'adjuge à la plus belle,
Et plus belle que toi ne naîtra désormais.

ÈVE.

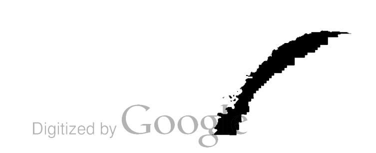
Tu le crois?

SATAN.

J'en suis sûr! mais tu peux par faiblesse
Anéantir tes droits. — Rien ne te sera dû,
Si tu vas répétant sans cesse:
Je crains, je n'ose pas: ce fruit est défendu.

---

[1] « A ton bels cors, à ta figure,
» Bien covendreit tel aventure,
» Que tu fusses dame del mond,
» Del soverain e del parfont. »



ÈVE.

Rien qu'à le regarder, j'éprouve quelque chose
D'étrange, d'enivrant qui chatouille mon cœur.[1]

SATAN.

C'est d'un très-bon augure! Eh bien donc! ma fille, ose!...
Il faut que de ce fruit tu goûtes la saveur.

ÈVE, hésitant.

Quel grand mal après tout?...

SATAN.

Si votre Dieu farouche,
Abusant du droit du plus fort,
A cet arbre entre tous ne veut pas que l'on touche,
T'ai-je pas dit pourquoi?

ÈVE.

Mais peut-il avoir tort?

SATAN.

Hé! pour ne pas le croire, il faut, par indulgence,
Se dire qu'il a mis ce fruit sous votre main,
Pour que vous fassiez voir que ce n'est pas en vain
Qu'il vous donna l'intelligence. (Il attire une branche.)

Regarde cette pomme; examine et dis-moi
Si l'on ne croit pas voir qu'elle-même s'agite,
Impatiente d'être à toi,
Et qu'à la cueillir elle invite?

---

[1] « Jà me fait bien sol le veer.
» — Si tu le mangues, que feras? »

ÈVE.

Il est vrai, j'ai cru voir comme un frémissement.

SATAN.

Allons ! n'hésite plus, et prends-la hardiment ;
Fais évanouir le mystère. (Il guide son bras.)
Courage ! ouvre la main... justement, la voilà
Qui se détache, et tombe.

(Il fait tomber la pomme dans la main d'Ève.)

ÈVE.

Ah ! je crains la colère....

SATAN.

De qui ?

ÈVE.

D'Adam.

SATAN.

D'Adam ? que me chantes-tu là !
Il ne faudra qu'un doux sourire,
Qu'un mot, qu'un suppliant coup d'œil
Pour le charmer, pour le séduire,
Et confondre à la fois son ire et son orgueil.

ÈVE.

Lui n'y touchera pas.

SATAN.

Il y mordra de même,
Dès que tu lui diras : fais-le pour moi, mon cœur...
S'il résistait encor, tu prendrais l'air boudeur.
Et vite il céderait, j'en suis sûr, car il t'aime.

ÈVE, la regardant.

La pomme?...

SATAN.

Tu la tiens, et maintenant il faut
La goûter, si tu veux devenir enfin reine.

ÈVE.

Je le serais?

SATAN.

Sois-en certaine.

ÈVE.

Dès maintenant?

SATAN.

Oui, de plein saut.

(Lui montrant la pomme.)

Songe, puisque tu l'as cueillie,
Que tu ne peux plus t'arrêter.
C'est déjà même une folie,
Un temps perdu que d'hésiter.[1]

ÈVE.

Mais les ordres de Dieu!... sa terrible menace!

SATAN.

Il faut la conjurer par un excès d'audace.....
Tout succède aux gens résolus.

---

[1] « Manjue-le, n'aiez dutance,
» Le demorer serrat emfance. »

ÈVE.

A tes conseils, enfin, je ne résiste plus.

SATAN.

Mange donc ! hâte-toi.

ÈVE.

Le désir me dévore.
Mais....

SATAN.

Quel nouveau scrupule à présent te retient ?
Pourquoi donc réfléchir encore ?

ÈVE.

Je veux attendre Adam, pour que lui-même....[1]

SATAN.

Il vient ! (A part.)
Mes rets sont bien tendus. (Haut.) Ensemble je vous laisse....
Fais qu'il mange ce fruit. Pour l'y déterminer,
Use de ton pouvoir, surtout de ton adresse,
Car rien ne serait fait, s'il s'allait mutiner.

ÈVE, bas.

Tu me souffleras donc ce qu'il faut que je dise.
Il y va de mon sort.

---

[1] Ici le texte fait dire à Ève :

« Suffrez-moi tant que Adam soit en recoi. »

Ce qui doit vouloir dire : « Attendons qu'Adam soit retiré. » Mais puisqu'elle est déjà séduite et qu'elle veut entraîner son mari, ce propos ne nous semble pas à sa place. C'est pourquoi nous en changeons le sens.

SATAN, bas en fuyant.

Je serai près de toi.

ADAM, à part regardant Satan sortir.

Il me fuit. Il fait bien. (A Ève.) Ce méchant t'a surprise.
Mais tu l'auras chassé comme je l'ai fait, moi.

(Tandis qu'Adam parle, Satan revient aussitôt, sans qu'on le voie, se cacher derrière l'arbre défendu, où il prend la figure du serpent. On voit alors celui-ci gagner le haut de l'arbre.)

ÈVE.

Mais à notre bonheur, vraiment il s'intéresse,
Et, si tu l'écoutais, tu n'en douterais plus.[1]

ADAM.

Il fait pour m'entraîner des efforts superflus,
Car je mets au défi sa ruse et son adresse.
Tu ne peux concevoir jusqu'où va son orgueil:
Il foule aux pieds l'obéissance,
Et prétend que du Ciel on franchisse le seuil
Pour ravir la toute-puissance.
En un mot, c'est Satan, c'est l'ennemi de Dieu.
S'il t'approche, fuis-le bien vite,
Car son souffle empoisonne, et sa langue est maudite.[2]

---

[1] « Il me parla de nostre honor.
» — Ne creire jà le traïtor. »

[2] « Ne l' laisser mais venir sor toi,
» Car il est mult de pute foi.
» Il volst traïr jà son seignor,
» E so poser al dès halzor. »

ÈVE.

S'il était si mauvais, viendrait-il en ce lieu?

(Elle s'approche de l'arbre défendu, et fait signe à Adam pour lui montrer le banc de gazon où elle s'assied, et alors la tête du serpent qui se cache sous le feuillage se trouve à son oreille). [1]

Adam, viens, (Il s'approche.) sieds-toi là... c'est pour t'en faire hommage
Que j'ai cueilli ces fleurs... te font-elles plaisir?

ADAM, brusquement.

Peut-être... Pourquoi pas?

ÈVE.

Ne fais pas le sauvage.
Dis que j'ai flatté ton désir,
Dis que leur doux parfum t'enivre,
Ainsi que leurs vives couleurs,
Et que ne pas aimer les fleurs,
C'est n'être pas digne de vivre.

ADAM, de même.

Oui, si l'on en voyait d'aussi belle que toi.

ÈVE.

Ce mot est plus que doux, prononcé par mon roi....
J'observe avec bonheur qu'à tous le premier homme
Donne le bon exemple, et qu'il m'obéira.

ADAM.

T'obéir!

ÈVE.

Oui, toujours.

---

[1] Voir l'Avertissement, p. 15.

ADAM.

Lorsque Dieu le voudra.

ÈVE.

Je parlerai pour lui... D'abord prends cette pomme.

ADAM, se levant.

Cueillie à l'arbre défendu !

ÈVE.

Défendu pour un temps... pour nous mettre à l'épreuve...
La défense est levée.

ADAM.

Où donc en est la preuve?

ÈVE.

Ce qu'on nous avait pris, nous est enfin rendu.

ADAM.

Je ne te comprends pas ; veux-tu donc que j'oublie
L'exprès commandement que le Seigneur nous fit,
Et, pour dire encor plus, le serment qui nous lie?

ÈVE.

Ève le veut : cela suffit.

ADAM.

Tu sais que le Seigneur n'a fait qu'une défense,
Mais qu'elle est redoutable, et que de son courroux...

ÈVE.

Le temps est arrivé de sortir de l'enfance.
La servitude, Adam, n'est pas faite pour nous...

Écoute-moi : tu sais que nous n'avons qu'une âme.
Moi, je veux, par devoir, toujours ce que tu veux ;
Toi, par pure bonté, complaisant pour ta femme,
Tu montres qu'en effet nous ne sommes pas deux,
Prouve-le mieux encor. Fais avec confiance
Ce qui va décider de notre vrai bonheur.
Quel serait mon chagrin, si par ta résistance
Tu me forçais, Adam, à douter de ton cœur !

ADAM.

A tes moindres désirs j'obéirais sans doute
Si j'étais seul maître en ce lieu;
Mais tu sais qu'avant tout, et quoi qu'il nous en coûte,
Nous devons respecter la parole de Dieu.

ÈVE.

Ah ! des larmes déjà tombent de ma paupière
En voyant ton amour ne plus répondre au mien,
En voyant qu'à ton âme indifférente et fière
Ève déjà n'est plus de rien.

ADAM, *ému.*

Quelle idée !

ÈVE.

Et pourtant tu jurais tout à l'heure
De m'aimer.

ADAM.

Et je t'aime !

ÈVE.

Hélas ! j'ai trop vécu :
Je devais être heureuse.... et voilà que je pleure.

ADAM, attendri.

Mais je ne le veux pas.... chère Ève!....

ÈVE, à part.

Il est vaincu. (Haut.)

(Changeant de ton et lui présentant la pomme.)

Prends-la donc!

ADAM.

Mais tu sais....

ÈVE.

Il faut que tu la manges.

ADAM.

La manger?

ÈVE.

A l'instant.

ADAM.

Qu'en résultera-t-il?

ÈVE.

Que d'abord, transporté bien au-dessus des anges,
Tu discerneras tout de ton regard subtil.

ADAM.

Toi-même oserais-tu?...

ÈVE, lui reprenant la pomme.

Moi ? tiens ! (Elle y mord.) l'épreuve est faite.....
Ah ! quel parfum ! quelle saveur ! [1]

ADAM.

Que va-t-il arriver ?

ÈVE, lui rendant la pomme.

Que rien ne t'inquiète,
Suis mon exemple ; agis comme un homme de cœur....
A mes yeux déjà brille une vive lumière,
J'éprouve un charme ravissant,
Du vrai ciel, devant moi, s'abaisse la barrière :
Il me semble être assise auprès du Tout-Puissant.... [2]
Mange donc !..... je t'en prie !

ADAM, après avoir hésité.

Eh bien ! je veux te croire : [3]
Je chasse loin de moi tout scrupule importun,
Et puisque nous ne faisons qu'un,
Du même trait nous devons boire. (Il mange le reste de la pomme.)

(A l'instant le ciel s'obscurcit, le tonnerre gronde, et l'on entend sortir de l'antre des Démons un chant de joie tumultueux et bizarre. Alors, Adam reconnaît sa faute, se cache, s'enveloppe de lianes et se lamente.)

Oh ! pécheur !..... Qu'ai-je fait ! ainsi que les démons, [4]
J'ai du bien et du mal dérobé la science,
Et je sens sur mon cœur s'amasser des charbons
Qu'attise une furie... Ah ! c'est la conscience.

---

1 « Gusté en ai ; Deus ! quele savor !
» Unc ne tastai d'itel sador ! »

2 « Or sunt mes oil tant cler veant,
» Jo semble Deu le tuit-puissant. »

3 « Jo t'en crerrai, tu es ma per. »

4 « Allas ! pecchor, que ai-jo fait ? »

C'est l'impitoyable remord,
Dont je me sens déjà la proie,
Et dont le regard me foudroie.....
Oui, c'en est fait!... Oui, je suis mort.[1]

N'est-ce pas être mort! qu'être indigne de vivre,
Ou que d'être nourri de larmes et de fiel,
Et que de n'oser plus avoir recours au ciel,
Pour implorer l'appui du seul bras qui délivre?

C'est par serment que Dieu s'est ôté le pouvoir
D'absoudre un crime qui le blesse,
Et sa justice veut qu'à jamais il me laisse
Dans la honte et le désespoir.

Ah! l'unique refuge, à présent que j'envie,
La mort seule peut le donner;
Et Dieu ferait autant que de me pardonner
S'il m'affranchissait de la vie.[2]

Mais que me servirait de rompre ici mes fers?
Immortelle est mon âme immonde,
Et je ne puis fuir de ce monde
Qu'en me précipitant dans le feu des enfers.

(Saisissant le bras d'Ève.)

O femme vaine et subornée
Par les mensonges du démon
Et par ta propre déraison,
Faut-il de moi que tu sois née![3]

---

[1] « Or, sui mort sanz nul retrait.
» Senz nul rescus sui-jo mort. »

[2] « Or, en soit tot à Deu plaisir,
» N'i ad conseil que del morir »

[3] « Aï! Eve. Aï! femme deavée;
» Mal fussez-vous de moi née! »

Car Dieu, pour te pétrir — il l'a dit aujourd'hui —
Tandis que je dormais m'a soustrait une côte...
Que n'a-t-il bien plutôt — il prévoyait ma faute —
Brûlé cet os funeste, et moi-même avec lui ! [1]

(Cessant de s'adresser à Ève.)

Quoi ! de mon corps cette parcelle
Prit un tel empire sur moi,
Que je dus manquer à ma foi,
Pour rester en paix avec elle ! [2]

A moi la force et la raison,
Contre le tentateur j'en fis d'abord usage :
Je découvris sa trahison
Et montrai qu'en effet je pouvais être sage....
Hélas ! pour un instant ! pour une seule fois !
Bientôt vient cette créature (montrant Ève),
Qui de son œil de feu, de sa plus douce voix
M'éblouit, me subjugue.... et me voilà parjure.

Elle veut : et d'abord, j'abdique ma raison,
Je suis son maître : je l'oublie ;
Dans ma coupe il lui plaît de verser le poison,
Et je le bois jusqu'à la lie.

Plus de salut ! Qui donc voudrait me secourir,
M'aider et me défendre, ou seulement me plaindre,
Quand c'est Dieu qui m'accable, et que j'ai plus à craindre
De le revoir que de mourir ?

(Ève et lui s'agenouillent et se couvrent le visage. La lumière reparaît dans le fond de la scène.)

---

[1] « Car fust la coste en fu brudlée
» Qui m'ad basti si grand meslée !
» Quant cele coste de moi prist,
» Por quei ne l'arst e moi oscist ? »

[2] « La coste ad tut le cors traï »

CHŒUR.[1]

Le jour s'avance, et voici l'heure
Où l'Éternel, en sa bonté,
Daigne fléchir sa majesté,
Pour visiter cette demeure,
Mais, hélas! aujourd'hui, son ire éclatera :
Et sur le triste Adam tous les malheurs vont fondre.
Cet ingrat si coupable osera-t-il répondre,
Quand le Seigneur l'appellera?

LA VOIX.

Adam!

ÈVE, bas à Adam.

Réponds.

ADAM, bas.

J'ai peur.

ÈVE, de même.

Quoi! déjà tu défailles?
Hâte-toi de répondre, avant qu'il vienne ici.

ADAM, bas.

La honte et le remords déchirent mes entrailles.

LA VOIX.

Adam! où donc es-tu?

ADAM.

Doux Seigneur, me voici.[2]

---

[1] Tunc incipiat chorus: « *Dum ambularet....* »

[2] « Si sui-jo, beal sire.
» Repost me fui jà por ta ire. »

LA VOIX.

Pourquoi n'accours-tu pas à la voix de ton maître ?

ADAM.

Par un juste respect, je me sens retenu.[1]

LA VOIX.

Mon joug, si doux qu'il soit, te pèse trop, peut-être ?

ADAM.

Non, Seigneur !

LA VOIX.

Pourquoi donc te cacher ?

ADAM.

Je suis nu.[2]

LA VOIX.

Malheureux ! qu'as-tu fait pour connaître la honte ?
Elle est la fille du péché.[3]

ADAM.

N'exigez pas, Seigneur, qu'avec vous j'entre en compte
Non, non ! je dois rester caché.[4]

---

[1] « Tel vergoine ai-jo, sire, de toi.....
» Si grant honte mon cors enlace,
» Ne t'os veer en la face. »

[2] « E por ço que sui tut nuz,
» Me sui-jo ici si embatuz. »

[3] « Ke as-tu fet ? Cum as erré ?
» Qui t'a toleit de ta bonté ?
» Que as-tu fet ? Porquei as honte ? »

[4] « Cum entrerai od toi en conte ! »

LA VOIX.

Tantôt, tu respirais la joie,
Sur ton front brillait la vertu.
D'où vient que je te trouve en proie
A de mortels soucis.... qu'as-tu ? [1]

Parle donc !

(Silence.)

ADAM.

Mais, Seigneur, se peut-il qu'un profane,
Même en couvrant sa face et tombant à genoux,
Ose converser avec vous ?

LA VOIX.

Ce langage nouveau t'accuse et te condamne.
Il dit d'où viennent tes frayeurs,
Il dit qu'enfant rebelle et souillé d'un parjure,
Tu te débats dans la torture
Que le remords inflige aux prévaricateurs.

Adam, c'en est donc fait ! toi mon plus cher ouvrage, [2]
Toi dont le pur amour déjà me plaisait tant,
Tu n'as pas redouté de me faire un outrage [3]
Plus lâche que celui dont j'ai puni Satan.

---

[1] « Tu n'avois rien l'autre ier
» Dunt tu duses veregunder
» Or te voi mult triste e morne :
» Mal s'enjoist qui ensi sojorne. »

[2] « Jo toi plasmai dreit à ma ymage. »

[3] « Por ço me fis cel oltrage. »

ADAM.

C'est la femme, Seigneur, que vous m'avez donnée,
Qui, prenant sur mon âme un ascendant fatal,
A ma perte s'est obstinée
Et m'a, par sa malice, hélas! induit à mal.[1]

LA VOIX.

Dis plutôt que l'orgueil est entré dans ton âme,
Qu'il t'a rendu jaloux, et t'a fait concevoir,
De toi-même et plutôt que ne l'a fait ta femme,
Le dessein criminel d'usurper mon pouvoir.

Eh bien donc! que Satan à cette heure accomplisse
Tout ce qu'il t'a promis: qu'il fasse un Dieu de toi,
Ou tu devras subir l'arrêt que ma justice
Ici même prononce.... Adam, écoute-moi!

Rebelle à tes efforts, que désormais la terre
Ne dispense ses fruits qu'aux plus rudes labeurs,
Et ne te donne, à toi, le pain de la misère
Que détrempé de tes sueurs.[2]

Elle se couvrira de ronces et d'épines,
Car, pour qu'elle aide encore à ta punition,

---

[1] « La femme que tu me donas,
» Ele fist prime icest trespas.....
» Jo ai mesfait par ma muiller. »

[2] « Od grant travail, od grant hahan,
» Toi convendra manger ton pan;
» Od grant paine, od grant suor,
» Vivras-tu noit e jor. »

Et ne t'offre partout que désordre et ruines,
Je la frappe à jamais de malédiction.[1]

La mort, dès cet instant, va menacer ta vie.
L'âpreté des hivers et les feux du soleil...
Les passions surtout, la colère et l'envie,
Détruiront de ton corps le fragile appareil.

Tu voudras, mais en vain, déserter la souffrance:
Sans pitié, les remords, eux qui ne dorment pas,
Te ramèneront dans ses bras
Privé de tout sommeil, et comme eux d'espérance.

(A Ève.)

Et toi qui la première as fait, en le trompant,
Que l'homme consommât la perte de son âme... [2]

ÈVE, vivement.

Non, non ! ce n'est pas moi ! Seigneur, (Montrant l'arbre.) c'est le serpent,
C'est lui qui s'est joué d'une crédule femme.[3]

LA VOIX.

Ainsi ton cœur pour moi si rebelle et si dur
S'est ouvert, dès l'abord, à cet esprit impur?

---

[1] « La terre aurat maléiçon ;
» Où tu voldras ton blé semer,
» Il te faldrat al fruit porter.
» Ele est maleite sor ta main,
» Tu le cotiveras en vain.
» Son fruit à toi devendrat,
» Espines e chardons te rendrat »

Ici, dans l'original, le chœur chante le 19e verset du 3e chapitre de la Genèse : *In sudore vultûs tui.*

[2] « E tu, Eve, mala muiller,
» Tost me començas de guerreer. »

[3] « Jà m'engingna li mal serpenz.....
» Si jo mesfis, ne fu merveille grant,
» Quant traï moi le serpent suduiant. »

ÈVE

Hélas! il est trop vrai, je lui prêtai l'oreille
Étourdîment et sans penser
Qu'il ne se plaît qu'au mal, et jamais ne conseille
Que ce qui peut vous offenser[1];
Mais devais-je prévoir qu'Adam de ses droits d'homme
Se pourrait ainsi dessaisir,
Et que de moi d'abord, il recevrait la pomme
Sans chercher à combattre un fol et vain désir?

LA VOIX.

Penses-tu me tromper par de vaines excuses?
Non, non, par ces détours, plus encor tu t'accuses.
Le serpent t'a promis de t'égaler à moi.[2]
Et tu t'es dit, créée à peine,
Du monde entier je serai reine,
Et, du fait de sa femme, Adam deviendra Roi.

Il ne t'a pas suffi le bonheur sans mélange
Qu'ici j'avais conçu pour l'homme que j'aimais.
Tu voulus t'élever au-dessus de l'archange;
Mais c'est pour retomber... d'où tu sors... dans la fange...
Et ne t'en relever jamais.[3]

Brisée au choc de ma colère
Comme un esclave révolté,
Ta chute te condamne à traîner sur la terre
Les débris de ta dignité.

Tu ne me verras plus ; et les jours de ta vie
Seront autant de jours de tristesse et de deuil.
A l'homme, désormais, sans recours asservie,
Tu devras supporter l'excès de son orgueil.

---

[1] « Ço sui mesfait, ço fu par folage. »
[2] « Par lui quidas estre mon per. »
[3] « As-tu fet gain ou perte? »

Il te reprochera sa misère profonde,
Sans se laisser toucher par tes soins ni tes pleurs,
Et les enfants souillés que tu mettras au monde
Naîtront aux cris de tes douleurs.[1]

Eux-mêmes souffriront sans mesure et sans trève ;
Se haïssant l'un l'autre et se donnant la mort ;
Mais ils seront toujours d'accord
Pour pleurer le malheur d'être les enfants d'Ève.[2]

(La lumière se projette sur l'arbre.)

Toi, serpent, sois maudit ![3] Je te livre au démon ;
A lui ton âme et ta figure !
Oui, basse et vile créature,
Sois l'emblème exécré de cet ange félon.
Mais, désormais, c'est dans son antre
Que, loin du jour, tu croupiras,
Car je veux que, privé de jambes et de bras,
Reptile dégoûtant, tu rampes sur ton ventre.[4]

Pour avoir écouté ton langage menteur,
La femme te fuira plus que nulle autre bête,
Et tu seras pour elle un juste objet d'horreur,
Jusqu'au jour où son pied écrasera ta tête,[5]

---

[1] « En dolor porteras emfanz,
» E em paine vivront tot lor anz.
» Tes emfanz en dolor naistront
» E en grant anguisse finerunt. »

[2] « Toit ceals qui te toi istront,
» Li ton pecché ploreront. »

[3] « E tu, serpent, soiez maleit ! »

[4] « Sor ton piz te traineras. »

[5] « Ele te fra le chief enclin.....
» Cele te sachera le ras.....
» Tu son talon aguaiteras. »

(A Adam et Ève.)

Or, voici l'heure, enfants maudits,
L'heure où la justice commence,
L'heure où se voile la clémence...
Sortez! sortez du Paradis!

Vous avez échangé ce séjour de délices,
Où les cœurs satisfaits ignorent le désir,
Contre un val de misère, où l'on nomme plaisir
L'intervalle entre deux supplices.[1]

Fuyez, fuyez! et de vos pas
Qu'un ange aille effacer la trace,
D'espérer n'ayez plus l'audace....
Non, non! vous ne reviendrez pas![2]

(Des anges armés de glaives flamboyants accourent et poussent Adam et Ève hors du Paradis, pendant que le chœur chante.)

UNE VOIX D'ANGE.

Contre vous, malheureux! la voix de Dieu s'élève.
Ne l'entendez-vous pas? Fuyez donc, et soudain;
Fuyez! et qu'à vos yeux les splendeurs de l'Eden
S'évanouissent comme un rêve!

CHŒUR.

Le Seigneur a parlé. Fuyez donc à l'instant.
Évitez l'atteinte du glaive,
Et cherchez, loin d'ici, le sort qui vous attend,

(Les anges font descendre Adam et Ève de la partie haute de la scène.)

---

[1] « Mal change avez fet de païs. »

[2] « Fors isterez sen recoverer. »

ADAM, *se retournant.*

O Paradis, douce demeure,[1]
Séjour d'innocence et de paix,
Il faut te quitter pour jamais,
Il faut que, loin de toi, je meure!
Mais, en dépit de mon forfait,
En moi toujours une voix crie
Que tu dois être ma patrie...
Et, pour l'aimer, que Dieu m'a fait.

— Pardon, pardon, Seigneur! Effacez la mémoire
D'un crime qui me fait horreur; [2]
Soyez touché de ma douleur
Et qu'en votre clémence éclate votre gloire.

CHŒUR.

Regrets tardifs, vœux superflus!
Que votre douleur soit muette;
La justice de Dieu ne vous écoute plus;
Il faut qu'à l'heure même elle soit satisfaite.

ADAM, *à Ève, avec indignation.*

O toi qui m'as perdu, complice du Démon,
Tu cédais de sang-froid à tes désirs cupides,
Tandis que ton exemple et tes larmes perfides...
M'ont fait perdre d'abord le sens et la raison.[3]

---

[1] « Oi! Paradis, tant bel maner!
» Vergier de gloire tant vus fet bel veer! »

[2] « Or m'en repent, droit est qui m'en atir.
» ...... Si m'en valt mult petit. »

[3] « Oi! male femme, plaine de traïson,
» Tant m'a mis tost en perdicion!
» Cum me tolis le sens e la raison! »

Maintenant, à bon droit, tu gémis et tu pleures,
Mais sans pouvoir nous secourir.
Non, malgré tes sanglots, longues seront les heures,
Et les jours et les ans qui nous verront souffrir.

La mort, qui vient de naître, en tête de son livre
Nous a déjà couchés tous deux.[1]
Et cependant il nous faut vivre,
Pour transmettre la vie à d'autres malheureux.

D'enfants désespérés, tu vas être la mère,
Qui pousseront des cris d'angoisse et de courroux :
Ils auront pour échos les soupirs de la terre
Vouée au même sort que nous.

La haine soufflera sur tout ce qui respire ;
Elle infectera l'air, les éléments entre eux
Combattront avec rage, et dans leur choc affreux
Ils hurleront pour te maudire.

ÈVE.

Adam ! Adam ! pitié ! Je suis coupable, hélas !
Mais dois-tu, plus que Dieu, me pousser dans le gouffre ?
Si pour calmer ta peine, il faut voir que je souffre,
Ce remède cruel ne te manquera pas.[2]

Oh ! oui je souffrirai : c'est là mon espérance.....
Pour retrouver la clef du ciel,
Et fléchir du Seigneur la trop juste vengeance,
Ève, sans murmurer, s'abreuvera de fiel.

---

[1] « Quant creutes si tost conseil de la guivre ! (du serpent)
» Par toi sui mort, si ai perdu le vivre ;
» Li toen pecchié iert eiscrit eu livre. »

[2] « Adam, bel sire, mult m'avez blastengé,
» Ma vilamnie retraite e reproché.
» Si jo mesfis, jo en suffre la haschée ;
» Jo sui copable, par Deu serrai jugée. »

Mais toi que j'ai séduit, ô cher Adam, repose
Dans l'oubli du bonheur, dans une triste paix.

ADAM.

Oublier ! c'est mourir... Je n'oublierai jamais
Que de ma chute tu fus cause.

ÈVE.

Lui, le Seigneur oublie, il pardonne, il attend ;
S'il rompt le chêne altier, il n'écrase pas l'herbe,
Et même sa bonté ferait grâce à Satan,
S'il fléchissait enfin, l'orgueilleux, le superbe ! [1]

Eh bien ! Dieu voit mon cœur, ce cœur brisé, contrit.
C'en est assez déjà pour que j'espère encore,
Et pour que du pardon mes yeux cherchent l'aurore ;
Oui, lui seul, le serpent, reste à jamais maudit.[2]

CHŒUR.

Emportez loin d'ici le mal qui vous dévore,
Craignez un dernier mot, qui n'est pas encor dit.

ADAM.

Vous ses anges heureux, les hôtes de sa gloire,
Ah ! dites, s'il se peut qu'il exclue à jamais
De son cœur et de sa mémoire,
Ceux qu'il avait créés pour bénir ses bienfaits.

---

[1] Satan reprochait un jour à Dieu de l'avoir condamné à jamais, lui qui ne l'avait offensé qu'une fois, tandis qu'il faisait grâce à ceux qui l'avaient offensé mille fois. — *« M'as-tu demandé pardon une seule fois ? »* fut la réponse. (*Vision d'un Saint.*)

[2] « Mais neporquant en Deu est ma sperance,
» D'icest mesfait char tot iert acordance.
» Deus me rendra sa grace e sa mustrance,
» Gieter nus voldra d'emfer par pussance »

CHŒUR.[1]

De la bonté de Dieu le trésor est immense.
Il s'ouvrira pour vous : Adam, tiens-le pour sûr.
Les justes pourront voir, dans un lointain obscur,
Poindre le jour de la clémence.

Quand éclatera-t-il ? Au Seigneur ses secrets.
Nul ne peut les ouïr, nul ne peut les surprendre.
Pécheurs, soumettez-vous à ses justes décrets :
Les adorer, c'est les comprendre.

Les siècles fugitifs, ces parcelles du temps,
Devant ses yeux sont peu de chose.
Dans le cycle éternel où son Être repose,
Il ne compte pas les instants.

Mais, vous devez renaître. Une auguste victime,
Seule digne de grâce, au temps marqué, viendra,
Par son propre holocauste, expier votre crime.....
Une vierge l'enfantera.

Et nous annoncerons ce miracle ineffable :
« Gloire à Dieu, crierons-nous ! gloire au médiateur !
» Peuples, rois et bergers courez tous à l'étable :
» Il vient de vous naître un Sauveur. »

A s'égaler à Dieu, l'homme ingrat et superbe
Émule de Satan, un jour osa viser !
Il tomba dans l'abîme... et voici que le verbe
S'incarne, et vient à lui pour le diviniser.

Et le verbe remonte à la droite du Père,
Où, pour tous, il priera jusques au dernier jour.....
Il a vaincu la mort, et désormais la terre
S'unit au ciel par son amour.

---

[1] Voir l'Avertissement, p. 12.

CHŒUR GÉNÉRAL chanté.

Messagers du Très-Haut, soldats de sa milice,
Courons par l'Univers proclamer sa bonté!
Que son nom soit béni! qu'il éclate et remplisse
Les siècles et l'Éternité! [1]

(La mélodie des Anges continue, tandis que le grondement de l'Enfer en fait comme la basse discordante. Adam et Ève, l'un contre l'autre, s'agenouillent au milieu de la scène en face du spectateur, les bras levés au ciel, puis se jettent la face contre terre. La toile tombe. Au reste, c'est au maître de la scène à composer ce tableau final, qui peut être d'un grand effet).

S'il s'agissait réellement d'essayer un pareil spectacle, on pourrait couper l'action en deux. La première partie finirait avec la première scène entre Adam et le Démon, et avec le chœur. La seconde partie commencerait par le retour de Satan. Alors, il faudrait d'autres couplets, mais le premier venu pourrait les écrire. « *Qui ne fait pas des vers!....* » dit le méchant de Gresset; à quoi nous pouvons ajouter: *comme nous en faisons!*

---

[1] Li Fils, li Sire e li Pere
Qui vit e regne e regnera,
A qui parfaite amor sera,
Per seculorum secula.

(Voir l'Introduction de M. Luzarche, p. XL.)

FIN.

Paris. — Imprimerie Wittersheim, rue Montmorency, 8.

